

24 images

24 iMAGES

## Les revers de la précaution

*La vie et rien d'autre* de Bertrand Tavernier

Thierry Horguelin

---

Number 46, November–December 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24502ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Horguelin, T. (1989). Review of [Les revers de la précaution / *La vie et rien d'autre* de Bertrand Tavernier]. *24 images*, (46), 82–82.

# LA VIE ET RIEN D'AUTRE DE BERTRAND TAVERNIER



À droite, Irène (Sabine Azéma). «Évoquer l'horreur de la boucherie de 14 d'une manière quasi archéologique»

## LES REVERS DE LA PRÉCAUTION

par *Thierry Horguelin*

Il arrive à *La vie et rien d'autre* ce qui arrive souvent aux films de Bertrand Tavernier: ils sont paralysés par l'ambition de leur projet. Quand il ne s'attache pas à des sujets modestes qui faisaient le prix de *L'horloger de Saint-Paul*, voire d'*Une semaine de vacances*, Tavernier devient le gérant avisé de sa grandeur. Il se barde de toutes les cautions nécessaires.

La France en ruines de 1920 prête au film son paysage dévasté, éventré, où vont se croiser les trajectoires de trois personnages. Irène, la bourgeoise gâtée de la ville, et Alice, la provinciale d'extraction modeste, sont ces veuves probables qui courent d'asile en hôpital à la recherche l'une d'un mari et l'autre d'un fiancé qu'elles veulent croire toujours vivants. Elles vont rencontrer le commandant Dellaplane, militaire amer et las, chargé de la recherche et de l'identification des militaires tués ou disparus, qui a la hantise du dénombrement. Contre la suffisance d'une hiérarchie militaire déjà occupée à requinquer la flamme patriotique, Dellaplane s'entête dans son idée fixe: faire le décompte exact des morts (il se plaint sans cesse de ce que les chiffres officiels sont révisés à la baisse), des disparus (il a trois cent cinquante mille dossiers sur les bras), retrouver l'identité des amnésiques. Cette obsession comptable est le meilleur et le plus convaincant du film. La seconde belle idée est d'évoquer l'horreur de la boucherie

de 14 d'une manière quasi-archéologique: la terre n'en finit pas de rejeter les montres et les gobelets des morts. La troisième est de faire, en contrepoint, le récit picaresque et dérisoire du brave caporal à qui incombe la mission de choisir le cadavre anonyme qu'on enterrera sous l'Arc de Triomphe pour l'édification des générations futures.

Une fois de plus, après *La passion Béatrice*, la dignité du sujet rivalise avec la noblesse empesée du ton. Tavernier a tout prévu mais cette application vétilleuse se retourne contre elle-même. La reconstitution écrase le film de son encombrante présence. Pas une tache de boue sur les automobiles anciennes et pas un bouton qui manque aux uniformes sortis du Musée des Armées et fleurant encore la naphthaline. L'exposition s'essaye à un unanimité forcée où les «vedettes» n'apparaissent que par intermittences, figurants parmi d'autres figurants, se cherchent longtemps avant de se trouver, et où l'on ne devrait pas savoir d'avance de qui le film racontera l'histoire. Mais cette démocratie du casting n'est qu'apparente. La caméra fait mine de mettre tout le monde sur le même pied mais elle a déjà choisi. Les seconds couteaux sont réduits à des silhouettes typées, au bord, parfois, de la caricature (le paysan), et seuls Azéma et Noiret auront droit aux problèmes de conscience et aux épanchements du cœur. C'est hors champ qu'un brave péquenois saute sur l'obus qu'il a déterré en labou-

rant, hors champ qu'un tunnel s'effondre sur des soldats à seule fin d'exalter la bravoure de Noiret. Nous voilà ramenés aux beaux temps de la qualité française, à laquelle fait penser, côté dialogues, le cynisme satisfait des mots d'auteur et les grandes phrases qui pèsent leur poids de «signification profonde». Cavalier aussi, l'évincement d'Alice après sa déconvenue. Il faut faire place nette, et elle n'aura pas droit aux larmes que Tavernier réserve à ses deux têtes d'affiche.

Car *La vie et rien d'autre* veut encore nous raconter «une belle histoire d'amour sur fond de tragédie», comme on dit. C'est la part la plus convenue du film: là encore, les sentiments bien tempérés protègent des déchirements du mélodrame, au point qu'un coup de théâtre (Dellaplane découvre qu'Irène et Alice ont aimé le même homme) devient presque une ficelle de vaudeville. Ce n'est pas ici qu'on trouvera les excès d'un Sirk ou du Fassbinder de *Maria Braun*. Le cinéma de Bertrand Tavernier sait calculer ses risques et doser ses effets. ■

### LA VIE ET RIEN D'AUTRE

France 1989. Ré.: Bertrand Tavernier. Scé.: Jean Cosmos et Bertrand Tavernier. Ph.: Bruno de Keyser. Mus.: Oswald d'Andrea. Int.: Philippe Noiret, Sabine Azéma, Pascale Vignal. 134 minutes. Couleur. Dist.: Alliance/Vivafilm